ABONNEMENTS
Canada, par année $1.00
Etats-Unis, par année 1.50
Europe, par année 2.50

Tarif des Annonces
Par pouce ....50 sous

ANNONCE LEGALES
1ère insertion, par ligne ......12 sous
Chaque insertion subséquente 8 sous

N. B.—Les annonces de naissances, mariages et sépultures seront insérées au taux de 35 sous chacune. Petites annonces, 50 sous.

LE MANITOBA

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

LE MANITOBA
EST PUBLIÉ ET IMPRIMÉ
TOUS LES MERCREDIS

Toutes communications concernant le journal ou l'impression devront être adressées :

Le Manitoba
42, Avenue Provencher
SAINT-BONIFACE - MANITOBA
Téléphone : 1235

MONUMENT FRANCAIS

La célébration du dévoilement du monument dédié aux soldats français morts pour la patrie dans la grande guerre a été magnifique et imposante.

La messe fut chantée par Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque et le sermon de circonstance fut prononcé par M. l'abbé Jolys, curé de Saint-Pierre.

M. l'abbé Jolys a laissé parler son coeur français librement et sans effort; ce fut une pièce d'éloquence patriotique remarquable qui a fait vibrer l'âme de l'auditoire jusque dans ses cordes les plus sensibles.

Il nous a montré la France telle qu'elle est : belle, généreuse et grande, malgré ses fautes pour lesquelles on aurait pu quelques fois la plaindre, mais jamais la calomnier ou la mépriser.

La cérémonie au monument a été présidée par M. de la Giclais escorté de Son Honneur le Lieutenant Gouverneur, sir James Aikins, le général Ketchen, le maire Gray, de Winnipeg, M. Bourgouin, représentant le consulat français; M. Joseph Bernier, M.P.P.

Gloire à la France!

COUPS DE PLUME

En 1914 la France s'est trouvée subitement en face de l'attaque la plus formidable que jamais encore dans l'histoire des siècles elle n'avait eu à subir.

Par le nombre, par l'outillage, par l'organisation, l'Empire Allemand était réputé la puissance militaire la plus forte du monde et Guillaume avait jugé le moment opportun de sauter à la gorge et d'étouffer pour toujours la rivale qui jetait une ombre sur sa gloire.

La France que jusque là si faussement hélas! l'on avait dit folâtre et légère, bien que brillante et chevaleresque, s'est redressée de toute sa hauteur en face de l'agresseur, elle s'est arc boutée solidement, elle à juré qu'elle défendrait son territoire jusqu'à sa dernière cartouche, jusqu'à son dernier enfant.

Jamais nation ne s'est montrée plus héroiquement calme et déterminée dans le malheur; jamais nation n'a fait preuve de plus de courage, de plus noblesse, de plus de générosité, d'une plus grande science militaire que notre ancienne mère-patrie, au moment ou son existence a été mise en jeu.

La France foyer du monde ne pouvait disparaître sans faire reculer l'humanité dans sa marche en avant vers les hauteurs de la plus grande civilisation.

C'est alors que l'on a vu les grandes nations alliées mobiliser leurs forces pour venir s'enrôler sous le drapeau de la France qui représentait la justice et le droit.

C'est alors que l'on a vu ses fils, des coins les plus reculés du globe, au prix des plus grands sacrifices personnels s'élancer vers le toit maternel pour le sauver de la destruction ou pour s'ensevelir sous ses ruines.

La France n'est pas morte, mais elle vit, donnant au monde l'exemple d'une France plus glorieuse que jamais, d'une France devant laquelle tous les peuples s'inclinent aujourd'hui avec respect.

Les vaillants soldats qui nous sont revenus tout couverts de gloire trouveront chez les survivants le respect et l'admiration auxquels ils ont droit.

Mais, il y a les morts!

S'il est vrai que là-haut leur récompense est supérieure à celle des vivants, l'on ne peut oublier que notre nature est humaine, que la nature veut ses droits, et que les parents de ces héros morts au champ d'honneur ont droit aussi à une consolation humaine.

Cette consolation ils la trouveront dans la sympathie de leurs concitoyens.

Le magnifique monument placé sur le terrain de la cathédrale de Saint-Boniface sera le témoignage vivant qui aujourd'hui et dans les années futures dira aux générations qui se succèderont sur les bords de la Rivière-Rouge la reconnaissance du pays et des citoyens pour qui ils ont donné leur vie.

Au nom de nos compatriotes, en mémoire des héros canadiens-français qui là-bas, sur la terre française dorment leur dernier sommeil parcequ'ils ont voulu eux aussi donner leurs vies pour la défense de la France et le salut de l'humanité, nous nous inclinons avec respect et avec une émotion profonde devent ce symbole du soldat français martyr de l'honneur, du devoir, du brûlant et sublime amour de la patrie.

ECOLE PROVENCHER

La visite que nous avons faite à l'école Provencher mercredi dernier a été toute une révélation pour nous.

Il s'agissait de nous rendre compte des résultats obtenus par l'enseignement des travaux manuels donné par les bons frères.

C'est merveilleux. Nous avons pu admirer le travail superbe fait par des enfants de 6 à 14 ans.

Gravure, travaux de menuiserie, peinture, sculpture, poterie, briqueterie; tout s'y trouve et nous avons raison de croire que les enfants qui seront lancés dans le monde avec ces connaissances utiles et variées sauront se tirer d'affaires dans toutes les situations où ils seront placés.

Toutes nos félicitations aux élèves et aux professeurs.

L'ENCYCLIQUE "SPIRITUS PARACLITUS"

L'encyclique Spiritus Paraclitus, que S. S. Benoît XV vient de publier, à l'occasion du XVème centenaire de la naissance de saint Jérôme, est un document de la plus haute portée et qui rappelle les grands enseignements de Léon XIII et de Pie X. Comme la célèbre encyclique Aeterni Patri, où Léon XIII donnait saint Thomas d'Aquin et sa doctrine en modèles à toutes les écoles catholiques, comme l'encyclique Jucunda sane, où Pie X, commémorant le XIIIème centenaire de la mort de saint Grégoire-le-Grand, un "vrai consul de Dieu", rappelait au monde que "le salut n'est pas ailleurs que dans le Christ", ainsi l'encyclique Spiritus Paraclitus, en évoquant la vie admirable et l'oeuvre grandiose de saint Jérôme, enseigne aux fidèles la nécessité absolue de s'en tenir à la doctrine traditionnelle du grand docteur, qui est celle de l'Eglise, sur l'inspiration et l'authenticité de la Sainte Ecriture. Dans ces trois mémorables documents, les viri gloriosi loués par les Papes sont présentés à l'admiration et proposés à l'imitation des fidèles comme d'immortels champions de l'orthodoxie doctrinale; et leurs noms y sont pour ainsi dire consacrés par l'autorité suprême comme des symboles de vérité. Plusparticulièrement encore, c'est. l'encyclique Providentissimus Deus de Léon XIII sur l'inspiration et l'authenticité des saints Livres que rappelle la dernière encyclique de Benoît XV,qui déclare formellement, en parlant de la nécessité des études bibliques pour les prêtres : Sciant igitur, sibi nec studium Scripturarum esse neglegendum, nec illud alia via aggrediendum, ac Leo XIII Encyclicis Litteris "Providentissimus Deus" data opera proescripsit : que les prêtres sachent qu'ils ne doivent pas négliger l'étude des Ecritures, et qu'ils ne doivent pas entrer dans cette étude par une autre voie que celle tracée par Léon XIII dans son encylique Providentissimus Deus.

Il nous est malheureusement impossible de publier ou même d'analyser complètement ici l'encyclique Spiritus Paraclitus, qui couvre trente-sept pages des Acta Apostolicae Sedis. La Documentation catholique (16 et 23 octobre) en a publié la traduction. Nous en avons déjà donné nous-mêmes une analyse succincte dans notre revue du monde catholique. Plus récemment encore, Mgr David Gosselin en a publié, dans l'Action catholique, un excellent sommaire.

Rappelons-en toutefois l'enseignement fondamental :

"Qu'on parcoure à cet égard les écrits du grand Docteur (saint Jérôme- : pas une seule page qui n'en témoigne à l'évidence, il a fermement et invariablement affirmé, avec l'Eglise catholique tout entière, que les Saints Livres ont été écrits sous l'inspiration du Saint-Esprit, qu'ils ont Dieu pour auteur et que c'est comme tels que l'Eglise les a reçus (Conc, Vat. s. III, Const. "de Fide cath.", cap. 2). Les livres de la Sainte Ecriture, affirme-t-il, ont été composés sous l'inspiration, ou la suggestion, ou l'insinuation, ou même la dictée de l'Esprit-Saint; bien, plus c'est cet Esprit-Saint lui-même qui les a rédigés et publiés. Mais Jérôme ne doute nullement, par ailleurs, que tous les auteurs de ces Livres n'aient, chacun conformément à son caractère et à son génie, prêté librement son concours à l'inspiration divine. Ainsi, il n'affirma pas seulement sans réserve ce qui est l'élément commun de tous les écrivains sacrés—à savoir, que leur plume était guidée par l'Esprit de Dieu, au point que Dieu doit être tenu pour la cause principale de chacune des pensées et des expressions de l'Ecriture :—il discerne encore avec soin ce qui est particulier à chacun d'eux. A de multiples points de vue, ordonnance des matériaux, vocabulaire, qualités et forme du style, il montre que chacun a mis à profit ses facultés et forces personnelles; il arrive ainsi à fixer et dépeindre le caractère particulier, les "notes" pourrait-on dire, et la physionomie propre de chacun, surtout pour les prophètes et l'apôtre saint Paul. Pour mieux expliquer cette collaboration de Dieu et de l'homme à la même oeuvre, Jérôme donne l'exemple de l'ouvrier qui emploie à la confection de quelque objet un instrument ou un outil; en effet, tout ce que disent les écrivains sacrés constitue les paroles de Dieu, non leurs paroles à eux, et en parlant par leur bouche, le Seigneur s'en est servi comme d'un instrument (Tract. de Ps, 88)".

Nous avons tenu à citer textuellement ce paragraphe de l'encyclique Spiritus Paraclitus, parce qu'il renferme dans une formule empruntée à saint Jérôme et consacrée par Benoît XV la doctrine de l'Eglise sur le fait et le mode de l'inspiration biblique. Le Pape réfute, ensuite, les théories modernistes qui dénaturent l'inspiration biblique ou qui en restreignent le champ, qui contestent la véracité ou l'intégrité matérielle du texte sacré; et il oppose à ces erreurs la doctrine de saint Jérôme et de tous les autres Pères de l'Eglise. "Vous voyez dès lors, Vénérables Frères, dit Benoît XV ,avec quelle ardeur vous devez conseiller aux enfants de l'Eglise de fuire avec le même soin scrupuleux que les Pères cette folle liberté d'opinion. Vos exhortations seront suivies dans la mesure où vous aurez convaincu les clercs et les fidèles confiés par l'Eprit-Saint à votre garde de l'idée que saint Jérôme et les autres Pères de l'Esprit-Saint à votre garde de l'idée que saint Jérôme et les autres Pères de l'Eglise n'ont puisé cette doctrine nulle part ailleurs qu'à l'école du divin Maître Jésus-Christ".

Mais il faut lire et méditer tout ce magnifique document, dont la force doctrinale atteint victorieusement les erreurs audacieuses du modernisme biblique et dont les sages directions sur le but, la nécessité et les fruits de l'étude des Saintes Ecritures, en même temps que sur les dispositions à apporter à cette étude, sont d'une lumineuse précision.

Quelle leçon donnée aussi aux faux savants du siècle dans le portrait magistral de saint Jérôme que trace Benoît XV, au commencement de son encyclique. La science qui "enfle" devrait rougir des prétentions de ses protagonistes, posant aujourd'hui en inventeurs de la culture intellectuelle, quand elle entend le Pape rappeler les études et les travaux de ce véritable géant de la pensée humaine. De Dalmatie en Italie, d'Italie en Gaule, de Gaule en Palestine et en Syrie, puis, à Constantinople, puis, de nouveau, à Rome, où il est appelé dans les conseils du Pape Damase, puis, à Bethléem, où il est appelé il donne au monde son chef d'oeuvre de la Vulgate, Jérôme consulte partout les maîtres les plus renommés, sacrés et profanes, fouille sans répit les bibliothèques, apprend les langues, se met au courant des meilleurs manuscrits et des commentaires les plus autorisés de la Sainte Ecriture, transcrit de sa propre main des ouvrages considérables et trouve encore le moyen, au sein de ce gigantesque travail, d'entreprendre des polémiques redoutables et victorieuses avec les hérésiarques de son temps, sans parler des nombreuses lettres de direction qu'il adresse un peu partout et qui suffiraient, à elles seules, à faire sa réputation doctrinale et littéraire. Et tout cela au cinquième siècle, alors que les voyages prenaient des mois et qu'il fallait transcrire soi-même tous les ouvrages de référence! Que les intellectuels du XXème siècle prennent ici une bonne et salutaire leçon d'humilité.

"Voici donc Jérôme, dit Benoît XV, nourissant sans cesse son esprit de cette manne exquise, commentant les Epîtres de saint Paul, corrigeant à la lumière des textes grecs les manuscrits latins de l'Ancien Testament, retraduisant de l'original hébreu en latin presque tous les Livres Saints, expliquant chaque jour les Saintes Ecritures aux fidèles assemblés, répondant aux lettres qui de toute part lui soumettent des difficultés exégétiques à résoudre, réfutant avec véhémence les détracteurs de l'unité catholique, et—si puissante était l'énergie que lui donnait son amour des Ecritures—ne s'arrêtant d'écrire ou de dicter que lorsque la mort vient glacer sa main et éteindre sa voix. C'est ainsi que, sans compter avec les fatigues, les veilles ni les dépenses, jamais jusqu'à so nextrême vieillesse, il ne cessa de méditer jour et nuit, auprès de la Crèche, la loi du Seigneur, du fond de sa solitude rendant plus de services au nom catholique par les exemples de sa vie et par ses écrits, que s'il avait vécu à Rome, centre du monde."

Mais, encore une fois, il faut lire avec la plus grande attention toute l'encyclique Spiritus Paraclitus, véritable trésor de doctrine et de piété. C'est par la méditation de ces pages admirables que nous nous préparerons à fêter en union de coeur et d'esprit avec les catholiques de Rome, les 17, 1s et 19 décembre prochain, le triduum solennel qui sera célébré en l'honneur de saint Jérôme, sur l'ordre du Pape lui-même, dans la basilique de Sainte-Marie-Majeure, "où, d'après une tradition constante et des témoignages dignes de foi, le corps du saint Docteur a été au temps des Croisades, transféré de son sépulcre à Bethléem, et où il est gardé et vénéré". C'est en suivant les enseignements de cette mémorable encyclique que nous nous garderons de cette "folle liberté d'opinion" sévèrement condamnée par Benoît XV et qui, déjà au temps de Pie X, avait reçu sa juste sentence, au moment où elle portait ses audaces modernistes jusque dans le sanctuaire.

Les temps sont durs pour la vérité et pour ceux qui la défendent. Dans la tempête d'orgueil et d'émancipation qui souffle sur le monde, seul l'attachement inébranlable aux enseignements de Rome sauvera les hommes et les oeuvres.—Antonio Huot, ptre. (La Semaine Religieuse de Québec.)

JOHN BULL TEMOIN DE JONATHAN

L'Angleterre refuse de renouveler son traité avec le Japon

Londres—Le sentiment anti-japonais est tel, en Canada, en Nouvelle-Zélande, mais surtout en Australie, que non seulement le traité anglo-japonais ne sera pas renouvelé, en dépit des pourparlers actuels, mais qu'il est plutôt probable que l'Angleterre va se trouver dans la dure nécessité de prendre, vis-à-vis cette puissance montante, le même attitude de demi-hostilité que les Etats-Unis ont adoptée depuis quelques mois. Sans doute, l'Angleterre n'en viendra jamais à interdire l'entrée des Trois Royaumes aux sujets du Mikado, pour l'excellente raison qu'il n'en est point besoin. Mais des lois contre l'immigration orientale seront bientôt présentées en Australie, peut-être en Canada, comme aux Etats-Unis, et, en ce cas, la métropole ne pourra faire autrement, que de soutenir, tacitement ou autrement la position prise par les nations filles. Ceci veut dire que, advenant une vraie querelle entre les Japonais et les Américains, John Bull servira de témoin à son cousin Jonathan. Les délibérations diplomatiques laissent clairement entrevoir cette éventualité, car il est arrêté déjà que si le traité anglo-japonais se renouvelle, il devra être entendu et stipulé que, en cas de guerre avec l'Amérique, le gouvernement nippon ne pourra plus compter sur cette alliance. D'ailleurs, dit-on dans les cercles de la haute politique, la raison d'être de l'ancien traité était bien la protection mutuelle contre les agissements de la Russie. Ce motif n'existant plus et de graves problèmes montant à l'horizon, pourquoi chaque pays ne suivrait-il pas seul sa destinée?

LE PRINCE EST PAUVRE MAIS...

Londres — D'après certaines révélations, qui viennent d'être faites par un fonctionnaire de la cour de Londres, il appert que le prince de Galles, au lieu d'être aussi riche que le suppose la croyance populaire, n'est pas loin d'être un pauvre homme. L'exactitude de ces révélations est d'ailleurs confirmée par le fait que le prince doit vendre de vastes propriétés faisant partie du duché de Cornwall qui lui appartient en propre...

Le prince ne touche guère d'autre revenu que celui du duché de Cornwall. L'an dernier, ce revenu à été de $150,000, soit $30,000 de moins que l'année précédente, et l'on s'attend à ce que ce revenu diminue encore. C'est là un état de chose qui ne peut durer indéfiniment, si l'on tient compte des obligations très dispendieuses qui incombent au prince. En effet, il lui faut entretenir sa résidence du palais de St-James et, ce qu'on ne soupçonnerait guère, payer de sa poche une partie de ses frais de voyage à travers l'empire.

En vue des services éminents rendus par le Prince, dont la popularité grandissante constitue un lienp récieux entre les diverses parties de l'Empire Britannique, il est probable que les Communes seront bientôt appelées a voter les crédits nécessaires pour le tirer d'embarras.

On a déjà dit que le Prince de Galles, pour faire face à ses obligations financières, devrait épouser une grosse dot. Mais ceux qui le connaissent disent qu'il restera célibataire plutôt que de sacrifier son inclination pour faire un mariage d'argent.

MA MÈRE

Ma mère approchait de la quarantaine quand elle me mit au monde. Elle avait eu, dans sa jeunesse m'a-t-on assuré, beaucoup de fraicheur et d'éclat; mais le seul portrait qui existe d'elle, fut fait peu d'années avant sa mort, dans les plus lointaines profondeurs de ma mémoire, son visage ne m'apparait que déjà touché par l'âge. Ceux qui ont connu, leur mère jeune et belle, éprouventils une douceur à se la rappeler ainsi? Je ne sais. Pourtant selon moi, ceux-là sont privilégiés dont les premiers regards virent pencher sur leur berceau, un front marqué par la fatigue de vivre et à qui leur mère sembla toujours une vieille mère. Le souvenir qu'ils gardent d'elle est, sinon, plus cher du moins plus sacré, et ce que la vieillesse a de vénérable s'y ajoute à ce que la maternité a d'auguste.

Ce méchant bouquin, dont se servit ma mère pour m'enseigner l'art si difficile de la lecture, ce livre qu'elle-même possédait déjà dutemps qu'elle était écolière, me fait donc songer qu'elle a été une petite fille, mais je ne puis m'imaginer ses jeux et ses travaux d'enfant, pas plus que ses rêves de jeune fille ou ses joies d'épouse bien-aimée. Je ne veux voir en elle que ma maman, ma vieille maman.

Il me semble que je manquerais au quatrième commandement du Décalogue : "Tes pères et mères honoreras", et qu'un peu de tendre respect dont ma pensée enveloppe la chère image de ma mère s'évanouit si je me la représentais un seul instant hors de sa fonction maternelle et sans les premiers cheveux gris et les quelques rides qu'elle avait déjà quand j'étais tout petit.

Il faudrait une plume exquise et légère que je n'ai pas, il faudrait choisir des mots pour exprimer ce sentiment pieux et jaloux, ce scrupule délicat, cette nuance d'âme. Je n'en puis donner une idée qu'en rappelant le mystère de la foi chrétienne, si touchant et si profond, qui entoure la mère de Jésus d'une pureté idéale. Oui, pour celui dont le coeur est vraiment filial, sa mère est une immaculée!

D'ailleurs, n'est-il pas tout naturel que je l'évoque seulement sous les traits d'une mère, celle pour qui je ne fus jamais qu'un enfant?

Quand elle mourut, elle avait soixante et onze ans, et j'en avais trente-trois. J'étais donc un homme ayant vécu, travaillé joui, souffert, traversé vingt fois la flamme des passions, un homme resté fidèle, sans doute, à ses devoirs principaux, mais coupable de bien des fautes, hélas! et sans innocen-

Certes, ma mère le savait. Elle avait connu tous mes efforts pour me donner du courage, mes faiblesses pour les excuser; elle avait pris sa part de mes joies, m'avait consolé dans mes heures de détresse. Mais si, femme de virille intelligence et de jugement haut et sûr, elle me parlait comme à un homme quand je lui demandais un conseil, je redevenais pour elle—adorable illusion—son enfant, son pauvre petit enfant, quand je n'avais besoin de son amour.

Je ne me souviens pas seulement ici des instants où je défaillais sous la peine et où je ne trouvais de soutien qu'en embrassant ma mère et en séchant sur sa joue mes yeux brûlés de larmes comme au temps où elle me portait dans ses bras. Non, c'était encore dans le cours ordinaire de la vie, c'était dans les mille riens de chaque jour que mon excellente mère me traitait comme dans mon premier âge et m'en attribuait naïvement l'imprudence et la maladresse.

— Fais attention à la marche en bas de l'escalier... Prends garde d'attrapper froid... Je suis sûre que tu as encore oublié ton mouchoir.

Je plains ceux qui reçoivent avec impatience, sans un sourire attendri, ces recommandations puérils. Elles m'ont toujours ému jusqu'au fond du coeur. D'ailleurs, plus qu'un autre peut-être, je fus l'objet de ces menus soins. Car, dans ma jeunesse, j'prouvai à plusieurs reprises d'assez graves accidents de santé, et alors ma mère s'occupait de moi non seulement comme d'un enfant, mais d'un enfant malade.

Un hiver les médecins m'envoyèrent dans le Midi, mais je trouvai ma pauvre maman si changée après quelques mois passés loin d'elle, que l'année suivante étant encore souffrant, je restai quand même à Paris, et j'y vécus en prisonnier pendant la mauvaise saison. Ma mère déjà bien caduque, bien affaiblie, ne quitta pas, pour ainsi dire ma chambre.

Qu'on me permette de transcrire ici un très vieux dizain. Je ne relis jamais mes vers, mais ceux-ci restent pour toujours gravés dans ma mémoire. Ils me rappellent des heures si douces, des heures de parfait bien-être dans cette atmosphère de tendresse maternelle :

J'écris près de la lampe. Il fait bon. ien ne bouge.
Toute petite, en noir, dans le grand fauteuil rouge,
Tranquille auprès du feu, ma vieille mère est là
Elle ne songe sans doute au mal qui m'exila
Loin d'elle l'autre hiver, mais sans trop d'épouvante;
Car je suis sage et reste au logis quand il vente.
Et puis, se souvenant qu'en octobre la nuit
Peut fraîchir, vivement et sans faire de bruit
Elle met une bûche au foyer plein de flammes.
Ma mèr,e sois bénie entre toutes les femmes!

Tout à l'heure je murmurais ces vers en feuilletant le livre où ma mère m'a montré mes lettres, en y cherchant et en y baisant la trace de ses doigts. Cependant, que d'angoisses, que de chagrins je lui ai causés, à l'admirable femme! Non, qu'elle ait jamais pu douter une seule minute de mon respect et de mon amour, grand Dieu! Mais on est jeune, on se rue dans la vie, poussée par l'âpre vent du désir, et l'on oublie qu'il y a près du foyer de famille abandonné trop souvent, une vieille maman!—oh! pleine d'indulgence infinie!—mais qui s'alarme des dangers qu'il court, qui souffre de le voir perdre sa candeur et sa pureté—et qui pleure.

Puisse cette page tomber sous les yeux d'un jeune homme et l'arrêter au bord d'une sérieuse défaillance!... S'il savait quelle amertume c'est pour l'âme, plus tard, sur le déclin de la vie, de songer qu'on n'a pas été un mauvais homme, qu'on n'a rien d'essentiel à se reprocher, et pourtant qu'on a fait tant pleurer sa mère.

Voilà plus de vingt ans que la

(A suivre en page 3)

FEUILLETON DU "MANITOBA"

No 17

Le Grand Mufflo

Par Pierre L'Ermite.

— Dix francs!... proteste faiblement Aurélie, dont le menton, déjà plus que protubérant, s'avance sous le coup de l'émotion en des allures de bénitier.

— Et les légumes, mon enfant? fait Mufflo très digne... Songez que je serais en droit de vous les compter... Je continue : Avoir donné dix fois o fr. 25 de pourboire sans ma permission...

Bien que cela paraisse humainement impossible, le bénitier d'Aurélie s'avance d'une façon plus ahurie.

— ... Mais c'était Madame... souffle-t-elle, sentant qu'elle perd du terrain.

— Madame...? Il ne s'agit pas de Madame... Madame, ici... c'est moi...!

— Mais... enfin...

— Il ne s'agit pas non plus d'enfin, réplique Muflo qui a une cheville pour tous les trous. Item: Avoir essuyé trop fort l'argenterie malgré ma formelle défense, et avoir bosselé la passoire à thé... Coût... 3 francs. Quarto : Avoir servi, le 7 juin, au dîner de 7 heures, un camembert inutile... Coût... o fr. 85.

— Mais Monsieur me les fait toujours prendre à o fr. 45...

— Monsieur sait ce qu'il dit!... entonne impassiblement Mufflo, et d'autant plus fort que la pauvre enfant est plus faible.

— Et pourtant!... soupire Aurélie, mais sans conviction.

— Item, en un seul lot : Avoir cassé la roulette de la table de nuit, cause de dégâts intérieurs sur lesquels je veux bien glisser, parce que je suis bon... Ensuite, faire perpétuellement, malgré mes ordres express, des épluchures énormes aux pommes de terre et autres légumes; et enfin, avoir fait manger une fois, dans la maison, un pompier, qui à lui seul a dû absorber...

— Mais Monsieur ne se rappelle plus!... C'était mon frère qu'était en permission... Et même j'avais demandé à Monsieur s'il voulait bien consentir à ce qu'il mange avec moi à la cuisine...

— Parfaitement... j'ai consenti... Mais je ne suis pas chargé d'empiffrer votre frère!... Et je suis convaincu qu'à vous deux vous avez dû absorber pour une bonne dizaine de francs de comestibles, sans compter le vieux Bordeaux de Monsieur, qu'on fait toujours valser en pareil cas.

— Mais Monsieur a la clé de la cave...!

— S'agit pas de cave... S'agit de pompiers!.. qui pompent mon vin!... Et, ce que j'ai gardé pour la fin... Etre allée à l'église le vendredi dit Saint... Avoir été à la Messe le jour de Pâques.. Item le jour de la Pentecôte... Item le jour des Morts... Item la semaine dernière à Noël; de ce chef, m'avoir fait perdre plusieurs heures de service : coût... 20 francs. D'ailleurs, ma chère enfant, si vous n'êtes pas contente... la porte vous tend les bras!...

Et comme, toute absourdie, la pauvre Berrichonne qu'est Aurélie ne trouve rien à répondre, Mufflo ajoute :

— ... Votre silence, ma fille, me montre que j'ai touché juste; tâchez, à l'avenir, de mieux répondre aux bontés que nous avons ici pour vous. D'où il me reste à vous payer la somme énorme de 301 francs 85 centimes... C'est colossal pour une bonne... Vous nous ruinez!...

Et, alors, digne, mais indulgent, Mufflo aligne, devant la bonne suffoquée, de lourdes piles de sous... Il en sort de partout, de ses poches, des tiroirs...

— J'ai tout méticuleusement compté; mais, ma fille, si vous vous défiez de votre maître, vous pouvez immédiatement vérifier la somme sous mes yeux.

Aurélie, dont toutes les honnêtes idées sont bouleversées par ces comptes fantastiques, et qui a d'ailleurs bien de la peine à ne pas faire d'erreur dans ses quelques sous de commission, murmure, impressionnée :

— ... Oh! Monsieur...! J'ai confiance en Monsieur...

— Je l'espère, ma fille... Alors, remontez chez vous toute cette somme colossale qui pourrait tenter les fournisseurs... Et que je n'en entende plus parler!... Tenez, je vais vous aider...

— Que Monsieur ne se donne pas la peine!... répond vivement Aurélie, qui, malgré sa simplicité, flaire encore un nouveau tour.

Et lorsque, le soir même, la bonne ,aidée de sa soeur, recompta ses gages dans la solitude de sa mansarde, elle trouva avec effarement: 5 francs en monnaie italienne, 2 francs en sous anglais, plus 3 fr. 75 d'un billon inconnu dans les Etats civilisés, et dont les nationalités étaient aussi diverses que problématiques.

— Ma chère, lui dit sa soeur, il faut descendre tout de suite, et faire ta réclamation.

— Descendre! murmure Aurélie, déjà effrayée de la réception à grand orchestre qui va accueillir sa demande en revision.

— Ma chère, c'est nécessaire!.. Si on se fait ver il ne faut pas s'étonner d'être écrasé!

Et, toute tremblante, Aurélie descendit, son paquet de sous à la main.

Mais, au bout de dix minutes, elle remontait en sanglotant dans le noir de l'escalier, pendant que, furieuse et tonitruante, la voix de Mufflo claquait et reclaquait le long des murs :

— Intrigante! Menteuse! Voleuse! Coureuse de messes! Dites seulement un mot de plus, et je vous fais coffrer par les agents!

Et il ne vit pas la petite bonne qui, arrivée au sixième, se retournait, et, tout exaspérée, faisant face à la fin, tendait le poing, entre deux hoquets :

— Ah! Monsieur a pourtant de la chance que j'y aille encore quelquefois, à la Messe! Sans quoi!...

CHAPITRE XIII

Mufflo Papa

A ce moment, se place un événement extraordinaire, inattendu, qui stupéfia tout le monde, même les plus intéressés dans l'affaire.

Mufflo eut un beau petit gars tout rond et tout rose, qui emplit aussitôt la pièce de ses robustes piaillements.

Jusqu'à son arrivée ici-bas, et même après Mme Mufflo fut d'une humeur de dogue. Jamais un future papa ne fut mené par sa douce moitié à une allure aussi sévère. Et d'autant plus que le cher ami, peu souple sur le terrain des nuances, éprouvait le besoin d'aller clamer sa joie à toutes ses relations. Napoléon, certes, n'exultait pas davantage le jour de la naissance du roi de Rome... Enfin ,sa race allait se perpétuer!... Et lui, Mufflo, englouti dans le néant, il y aurait encore quelqu'un pour représenter le sang des Rumahu, et barrer la route aux curés de l'avenir...

Rumahu, for ever!...

Il voulut absolument se mettre en habit pour recevoir son fils sur la planète de ses pères.

Mais, trop ému, il glissa des deux pieds sur le plancher ciré, et cassa une potiche avec un bruit effroyable. Comme il se débattait et menaçait de mettre ses souliers dans l'armoire à glace, la sage-femme dut laisser l'enfant pour faire respirer des sels au papa.

Quelques heures après, assis dans un copieux fauteuil de cuir et complètement remis de sa crise, Mufflo faisait danser le poupard sur ses genoux, et parlait de lui donner à sucer une forte gousse d'ail trempée dans du Pernod.

Mais la nourrice lui assura qu'on avait fait exactement la même chose pour le petit Henri IV. Mufflo, qui nourrissait sous sa mamelle gauche le plus solide mépris de la réaction en général, et des royalistes en particulier, décida aussitôt d'abandonner son projet.

— En tous cas, cria-t-il, lançant le gosse en l'air, voilà un citoyen qui ne sera jamais baptisé!... Ah! pour ça non... C'est garanti sur facture!...

La sage-femme, qui ne connaissait pas très exactement la mentalité de ses nouveaux clients, fut surprise, et ne put s'empêcher de dire :

... Pas baptisé...? Et moi qui allais vous proposer de courir à l'évêché pour un permis d'ondoiement...

Mufflo bondit sous l'outrage... Cette femme l'avait touché à son talon d'Achille.

— Le baptiser...? Ou... comment dites-vous...? l'ondoyer..? Si jamais vous faisiez un coup pareil, vous et votre curé, vous sortiriez plus vite que vous ne voudriez!... (Avec de l'horreur dans la voix.) La Congrégation est donc partout! Même chez moi!.. AinsiAinsi, sans que je m'en doute, et alors qu'il est à peine né, on parle déjà de faire baptiser mon fils!...

— Il faudra toujours que cet enfant-là ait une religion!...

— Mais, buveuse d'eau bénite..., où prenez-vous qu'il soit nécessaire d'avoir une religion?

— Tout le monde en a une!.. Un Turc a la sienne... Un juif.. un protestant... un russe... un sauvage... ont la leur... Vous-même, vous avez la vôtre...

— Que chantez-vous là?.. Moi, j'ai une religion?...

— Oui... celle de la haine. C'est le contraire... c'est du vinaigre à la place de vin... Mais, au fond, vous êtes un clérical dans votre genre...

— Des bêtises, tout cela! ... Mon fils ne sera pas baptisé!... Vous entendez, espèce de bigote..? Mon fils ne fera pas sa Première Communion!...

(A suivre)

(Suite de la page 2)

mienne est morte, et j'avais tout de même le coeur d'un fils, car ce jour-là quelque chose de délicieux s'est éteint en moi et depuis lors je ne me suis plus senti jeune.

Jamais je n'ai si souvent évoqué la mémoire de ma mère que pendant cette maladie et cette longue convalescence qui m'ont inspiré de si graves méditations. C'est en balbutiant, après tant d'années, les prières que ma mère m'apprit dans mon enfance, que mon âme a tenté de s'élever vers Dieu. C'est dans l'espérance de revoir ma mère que je veux croire à la vie éternelle. Oh! comme je pensais à ma mère le jour où, pour mériter cette récompense de la retrouver au ciel, je me suis promis que le temps qui me reste à vivre serait rempli par des rêves plus purs et par des actions meilleures.

Jésus qui a fait triompher sa mère auprès de lui, dans son divin royaume bénira la prière d'un fils et d'un chrétien.

Patrie mystique, séjour des justes! Glorieux foyer de lumière et d'amour! On prétend que nos faibles intelligences ne peuvent concevoir l'étendue et la perfection des félicités que tu réserves aux élus! Mais il me semble à moi, humble d'esprit, à moi, pauvre pécheur, que j'ai eu le pressentiment du paradis jadis, lorsque j'étais enfant plein d'innocence et que je m'endormais mes deux bras à ton cou, ô ma sainte mère!

François Coppée.—

Conseils pour vos vacances d'hiver

La Colombie-Anglaise avec son climat tempéré, où l'herbe est toujours verte, où les fleurs abondent en plein milieu de l'hiver, où le jeu de golf, automobilisme et les sports d'extérieur se pratiquent fréquemment dans les montagnes ou les magnifiques scènes rurales, ne peuvent pas faire autrement que d'attirer les habitants de nos grandes prairies, comme la place à habiter durant les deux ou trois mois les plus froids de l'hiver. Laissez les agents du Canadian National-Grand Trunk Pacific, vous adier dans vos plans ou écrivez à M. Quinlan, agent des passagers à Winnipeg, Man. pour lui demander de vous expédier le magnifique guide illustré et les détails désirés. "Le National" le train populaire de l'Ouest Canadien fait le service quotidiennement entre Winnipeg et Vancouver, via Saskatoon et Edmonton. Service garanti est assur.é

BIEN ELEVES

On ne saurait assez tôt se soumettre aux usages de la société dans les moindres détails, et ce n'est qu'en s'y pliant dès ses jeunes années que l'on peut acquérir cette gracieuse aisance, également éloignée d'une gauche timidité ou d'une hadiesse pleine de suffisance. Quelle que soit plus tard la position que le bon Dieu donnera à chacun de vous, il ne vous en coûtera plus alors pour en être dignes en toutes choses.

On ra conte qu'un homme sorti des rangs inférieurs de la société était néanmoins parvenu, par son mérite, à la faveur royale, et qu'il occupait les premières dignités du royaume d'Angleterre. Cependant, l'insatiable courtisan ne cessait de demander davantage.

—Je pourrais bien encore vous accorder ce que vous souhaitez... et le roi s'interrompit laissant le courtisan à ses rêves de gloire et de bonheur.

—Sire! s'écria le favori, se croyant déjà parvenu au comble de ses désirs; comment m'acquitter envers Votre Majesté, mon dévouement; ma gratitude...

—Oui... oui, reprit le roi en fronçant les sourcils, mais il y a une chose... que je ne saurais jamais vous donner.

—Cependant les ordres de Votre Majesté...

—Il n'est pas en mon pouvoir de faire de vous un homme bien élevé.

Cette parole du roi venait d'anéantir brusquement les espérances ambitieuses de son favori. Que lui avait-il manqué? Ce je ne sais quoi reposant sur des riens et s'étendant à tout.

Observez-vous en tous points, me jeunes amies, notre sexe garde la morale en gardant les bonnes manières qui nous font respecter par ceux mêmes qui par l'effronterie de leur conduite ne méritent pas les moindres égards.

MME MILLERAND EST A PLAINDRE

Paris—Madame Millerand, femme du premier citoyen de France, peut bien exciter l'envie des autres femmes de la République mais il ne lui en faut pas moins surveiller le déménagement de tout le mobilier présidentiel à l'Elysée, et, de ce chef, elle mérite assurément les sympathies de tous ceux qui ont déjà passé par l'expérience d'un déménagement.

M. Millerand entend être "chez lui" tout le temps de son séjour à l'Elysée, et, pour cela, veut meubler d'objets familiers les somptueux appartements du palais.

Il ne veut pas coucher dans le lit solennel, tout incrusté d'or, qui reçut jadis ses prédécesseurs. Il ne veut pas manger à la table massive de marbre et d'onyx, qui servit à tous les présidents depuis Thiers, non plus qu'il ne veut s'asseoir sur les fauteuils moelleusement rembourrés, qui garnissent les salons de l'Elysée.

Il veut être dans ses meubles, et comme il n'a pas le temps d'y voir, c'est la présidente Mme Millerand qui a accepté ces fonctions prosaïques. Et c'est pourquoi, par le temps qui court, la femme du premier citoyen de France mérite la sympathie de toutes les femmes qui ont déjà déménagé.

Les fêtes de Noël dans la famille

A ce temps-ci de l'année quand l'approche des fêtes de la Noël et du jour de l'an vous fait sentir le besoin d'aller revoir le doux chez soi, la pensée s'en va vers ces lieux où notre jeunese s'est écoulée. L'on sent le désir d'aller revoir ces scènes animées du doux souvenir des temps passés. Faites vos plans dès maintnant et laissez-nous vous aider à choisir le moyen de voyager d'une façon comfortable et économiquement.

Voyez l'agent le plus rapproché du chemin de fer Canadian National, Grand Trunk Pacific, ou écrivez à M. W. J. Quinlan, agent pour les passagers, Winnipeg, Man.

A NOS LECTEURS

"NOS ABONNES SONT PRIES DE REFERRER A L'ETIQUETTE D'EXPEDITION AFIN DE CONSTATER SI LEUR ABONNEMENT EST EN REGLE OU S'IL EST DU. S'IL Y A ERREUR, NOUS LES PRIONS DE NOUS EN NOTIFIER. SI L'ABONNEMENT EST DU, NOUS LEUR SERIONS TRES RECONNAISSANT DE BIEN VOULOIR NOUS EN ENVOYER IMMEDIATEMENT LE PAIEMENT."

NOTES LOCALES

Mme L. Vaudry, du Bloc Provencher, est parti pour Prince Albert pour la semaine, pour assister au funérailles de son frère.

* * *

Mlle Clarinda Léveillé, quittait Saint-Boniface, jeudi dernier pour un voyage à Sainte-Anne de Beaupré, Qué., Montréal, allant à Boston. Delà elle se rendra à Howell, Mass., où elle passera l'hiver chez son frère.

* * *

Mme J. D. Brisson, de Saint-Boniface, est revenu jeudi dernier d'un voyage de quelques mois dans la province de Québec.

* * *

On annonce la mort à Saint-Boniface de M. L.-N. Vaillancourt de la rue Ritchot. L'enterrement aura lieu dans l'Est.

* * *

La Fanfare LaVérendrye donnera une série de parties de cartes ont la première aura lieu mercredi le 24 novembre dans la salle de l'académie Provencher, à huit heures du soir. Tous sont cordialement invités.

* * *

Les membres du club de tennis de St-Boniface, à leur assemblé de samedi dernier, qui eut lieu à l'Union Canadienne, procédèrent à l'élection de leurs officiers pour l'année 1921. Le résultat est le suivant : L, P. Roy, president, Ernest Dumas, vice-président, Avila Ferland, secrétaire, J. C. D'Auteuil, trsorier. Totu fait prévoir une saison très fructueuse.

* * *

Nous aurons au commencement de décembre prochain le plaisir d'entendre nos jeunes de l'A.C.J.C. dans une comédie de Sardou : "Nos Intimes", 4 actes et 12 acteurs. On nous assure que l'organisateur de cette séance s'est déjà assuré les services des plus brilants d'entre les acteurs de langue française de Saint-Boniface. Il y aura des billets réservés de 75 et 50 sous.

REMECIEMENTS

M Paul Gagnon, de cette ville, remercie bien sincèrement les personnes qui ont bien voulu lui témoigner des marques de sympatie à l'occasion de la mort de son fils bien-aimé, soit pour offrandes de messes, bouquets spirituels ou assistance aux funérailles.

Partie de Cartes Chez les Forestiers

Jeudi dernier était la 4e partie de cartes de la première serie Comme d'habitude l'assistance était nombreuse. Mademoi-elle A. Berriault remporta le prix des dames, et Monsieur G. Gastonguay, celui des messieurs. M. Ulric Phaneuf fut le gagnant du prix de la rafle." Merci à Madame A. Plante et à Madame M. Guilbault pour leurs magnifiques gateaux. Jeudi (demain 18 courant) aura lieu la 5e partie de la première serie. Venez en foule vous amuser chez les Forestiers Catholiques, au No 27, rue Dumoulin, Saint-Boniface.

"LE VOYAGEUR"

Il y aura grande assemblé des membres du club de raquettes dimanche 21 novembre à 1 h. 30 à l'hôtel de ville. Les officiers pour la saison 1920-21 seront élus à cette réunion. Tous les intéressés sont invités.

EN LORRAINE

La ville de Strasbourg vient de servir de théâtre à deux manifestations politiques. L'une et l'autre ont fait quelque bruit. Mais c'est surtout par leurs contrastes frappants qu'elles symbolisent à merveille un des meilleurs aspects de la situation présente.

Ce fut d'abord, le Congrès du parti radical-socialiste.

Le parti radical-socialiste est le groupement qui, avant la guerre, tenait la majorité dans les deux Chambres, occupait le gouvernement, dirigeait les affaires. Il avait eu pour chef, autrefois, M. Combes; il s'était placé, depuis, sous la direction de M. Caillaux. Ces deux noms suffisent à le définir. Le fond de son programme, c'est la guerre à la religion; il y ajoutait une défiance antipathique envers l'armée et une complaisance demi-craintive et demi-solliciteuse à l'égard des révolutionnaires.

Il est venu tenir ses assises à Strasbourg, afin de s'auréoler des rayons de la victoire,—comme le geai se parait des plumes du paon —et aussi de capter les sympathies de l'Alsace par des déclarations patriotiques.

A noter que, pour la circonstance, il a voilé, de son titre, autant qu'il a pu, l'épithète de socialiste. A un membre naïf, ou mécontent, qui s'étonnait de cette précaution, l'un des chefs du parti a expliqué, sans feinte, que cet adjectif aurait pu effraver les strasbourgeois. On avait donc cru prudent de le laisser au vestiaire; on le reprendrait à la sortie.

Or, le résultat le plus clair de congrès, c'est la constatation éclatante d'un effondrement.

Hormis les seuls journaux officiels ou officieux du parti, toute la presse reconnait que les radicaux-socialistes ne sont plus désormais, qu'une force épuisée et une puissance déchue.

Prisonniers de leurs passions et de leurs préjugés d'autrefois, ces revenants de l'anticléricalisme ont vainement entrepris de rajeunir et de renouveler leurs formules. Ils ne se sont trouvés réellement d'accord que sur leurs haines et leurs négations. On ne les a vus s'animer et vibrer que pour combattre la reprise des relations diplomatiques avec le Vatican et pour réclamer l'application des lois "laïques" aux Alsaciens et aux Lorrains. Singulière façon de gagner la sympathie d'une province qui, aux élections dernières, a revendiqué unanimement le maintien de son école confessionnelle et de son statut concordataire!

Sur les autres sujets, les congressistes ont échangé des observations plutôt amères et quelquesfois violenes. Ils se sont divisés et disputés surtout, quand certains orateurs plus francs et plus courageux ont proposé que le parti, n'étant plus pour le moment qu'une minorité restreinte et vaincue, se cantonnât dans l'opposition. Cette motion logique a soulevé une tempête. Gouvernants d'hier, les radicaux-socialistes ne veulent pas se résigner à cette déchéance inévitable. Ils vitupèrent avec âpreté contre le "Bloc national", qui a pulvérisé l'ancien Bloc anti-religieux, et contre M. Millerand, auquel ils ont vainement essayé de barrer la route présidentielle; mais ils persistent à solliciter leur petite portion de pouvoir.

Toutefois, en établissant le bilan de leurs forces, il leur a bien fallu se résoudre à constater leur faiblesse. Ils ont reconnu que, dans cette Chambre dont, naguère, avec le concours intermittent et impérieux des socialistes révolutionnaires, ils étaient les maîtres à peu près absolus, ils ne possèdent plus aujourd'hui que 86 adhérents. En admettant qu'ils puissent obtenir encore l'appui du parti socialiste, ils arriveraient de la sorte à former un bloc d'extrême-gauche de 150 députés, tout au plus. Et le Palais-Bourbon compte 600 membres.

Aussi l'on comprend que, devant une telle manifestation, la presse ait été presque unanime à souligner la défaite de la politique anticléricale et du parti qui en fut l'instrument.

Deux citations seulement, que je prends dans des feuilles amies des radicaux :

La Lanterne, organe essentiellement et passionnément antireligieux, reproche d'abord aux congressistes de Strasbourg de n'avoir pas déclaré simplement et fière : "Nous avons été battus; soyons de l'opposition!" Puis elle leur donne, avec des paroles douces, un conseil assez dur: "Le parti radical s'honore d'avoir réalisé son programme. Supposons qu'il dise vrai, il n'a plus qu'à disparaître en considérant sa mission nationale comme terminée."

Voici d'autre part, le Journal d'Alsace-Lorraine, représentant des idées et des éléments "de gauche" dans les provinces reconquises. Il adresse aux membres du parti, force compliments; mais il s'applique à leur montrer, surtout, qu'ils ont fait fausse route et fausse manoeuvre... Et "voilà pourquoi, conclut-il, malgré la grandeur de vos idées, messieurs, et la façon superbe et généreuse dont vous les avez exprimées, nous vous disons : "Votre programme politique est épuisé en France et inapplicable en Alsace."

* * *

Dans leur impuissance à ressaisir le pouvoir et même à formuler un programme de reconstructions positives, les radicaux se livrent à la besogne moins malaisée de la critique et du dénigrement. Ils accusent le "bloc national" et le gouvernement qui le représente, de laisser s'accumuler les ruines et d'aggraver le désordre.

A Strasbourg, M. François Marsal, Ministre des Finances,—et catholique, il est bon de le noter en passant,—vient de parler à son tour, avant d'ouvrir la campagne de l'Emprunt.

De son discours loyal et réconfortant, qui montre un Homme d'Etat tourné vers les labeurs et les préoccupations de l'avenir, au lieu de s'attarder aux querelles et aux querelles et aux misères du passé, je veux simplement tirer quelques chiffres et quelques faits. Ils attestent l'effort, la vitalité, le bon état moral de notre pays.

Dans nos régions dévastées,—et dévastées de quelle manière atroce et profonde, le monde entier le sait aujourd'hui,—77% des établissements industriels saccagés ou détruits ont repris totalement ou partiellement leur exploitation. Sur ',757,000 d'hectares de surface cultivable à remettre en état, 1,-521,000 ont été nivelés; 66% des terres ravagées ont été labourées, 50% ensemencées. Ces régions dévastées ont fourni dix millions de quintaux de blés, le sixième de la production totale du pays. Le déficit de notre balance commerciale, qui se chiffrait pas 16 milliards pour les huit premiers mois de 1919, a été réduit à 10 milliards pour la période correspondante de 1920. Nos exportaticns se sont accrues, pendant ce temps, dans la proportion de 148% en valeur et de 395% en poids. Nous avons remboursé définitivement 3-5 de notre emprunt aux Etats-Unis. Le budget qui ne comportait avant la guerre, que 5 milliards d'impôts, en réclame aujourd'hui 20 milliards; mais les contribuables français, loin de plier sous ce poids écrasant, devancent les prévisions de l'Etat : à la date du 30 juin, les plus-values des rentrées représentaient 43% des évaluations budgétaires.

En résumé, la France travaille et se relève. Si l'Allemagne, après tro pde résistances et d'atermoiements, nit par payer ce qu'elle nous doit,—ce qu'elle nous doit en stricte justice et ce qu'elle peut nous verser, puisque, chez elle aucune usine n'a été détruite, ni aucun territoire dévasté,—notre pays ne tardera pas à reprendre une prospérité plus brillante et plus sûre que celle d'avant-guerre.

Mais, pour obtenir ce résultat, il faut que la paix se maintienne entre tous les citoyens. C'est ce que veut, avec résolution, le Gouvernement, interprète de l'immense majorité du peuple. On conçoit que les évocations du vieux programme radical n'aient aucun succès parmi nous.

—François Veuillot.

L'ANGUILLE

Un bon paysan de la Camarague devait payer, au siècle dernier, la dîme à l'archevêque d'Arles, et pour se rendre son seigneur favorable, il lui envoya, aux époques de Noël, une belle anguille d'eau douce.

Le drôle qui devait la porter prit donc le panier où l'animal était bien emballé dans de l'herbe, et s'achemina vers le palais archiépiscopal.

L'anguille est un poisson qui ne meurt pas en sortant de l'eau, celle-ci reprit sa liberté par les fentes du panier mal fermé.

Le porteur arrive devant l'archevêque, pose son fardeau à terre et fait un grand salut à Sa Grandeur, s'agenouille auprès de son panier et cherche inutilement dans les herbes.

Il cherche tout le temps que le prélat lit la lettre et jusqu'au moment où l'archevêque s'écrie :

— Ah! ton maître est un brave homme, il m'envoie ici une énorme anguille.

Le pâtre lève la tête tout ahuri, et lui répond :

— Ah! l'anguille est dans la lettre? que Dieu en soit loué, je la cherchais dans le panier.

— Un répétiteur prépare la leçon de mathématiques d'un tout jeune lycéen.

— Un exemple d'addition : votre papa est parti pour la chasse; il a tiré sur deux lièvres, trois perdrix, cinq lapins; combien a-t-il tué de pièces?

— Zéro pièces, répond l'enfant sans broncher, papa est trop maladroit.

PENSEES

La passion est dure pour Jésus-Christ et pour nous mais l'Eucharistie qui lui est unie l'adoucit pour son coeur et pour le nôtre.

Dieu a fait, par sa bonté, l'Eucharistie pour notre, coeur, et notre coeur pour l'Eucharistie.

Ah! comme il est facile de se tenir en la présence de Dieu, quand on prie devant l'Eucharistie.

Ah! pour que le ciel s'ouvre à mes demandes, j'aime à frapper d'abord à la porte du tabernacle. Heureuse l'âme qui sait se faire ouvrir le trésor du tabernacle.

Si je parviens jusqu'à l'Eucharistie, j'ai su ravir toutes les richesses du ciel.

Quelle est l'âme pieuse qui, après les fatigues d'une journée, n'aime à venir au pied du tabernacle redire la parole du Psalmist: "C'est ici le lieu de mon repos."

Plus vous aimerez l'Eucharistie, plus la solitude vous sera chère.

A force d'aimer l'Eucharistie, vous aimerez ce qu'elle vous ordonne ; à force d'aimer le pain des anges, vous vivrez de la vie des anges.

Le chrétien au milieu du monde, c'est l'oiseau qui se condamne à marcher, et qui ne reprend es ailes de la colombe que pour voler vers le tabernacle.

Songez à tous ceux que vous aimez et qui vous aiment, vous vous retrouverez au pied du tabernacle, où un même lien d'amour unit toutes les âmes.

L'Eucharistie commence pour nous la vision béatique.